

CHAPITRE IV

PREMIERES ANNEES DE SACERDOCE

Aussitôt ordonné, François Guézou formula le souhait de partir en mission parmi les pauvres. Jamais il n'aurait imaginé qu'on l'enverrait comme formateur au noviciat de Yercaud. Il alla se plaindre au provincial, le R. P. Archimedes Pianazzi.

« Mon père, je suis la dernière personne qu'on doit envoyer dans un établissement de formation.

- Pourquoi dites-vous ça ?

- Eh bien, vous savez que, d'après mes supérieurs, je suis loin d'être le meilleur des candidats pour cette tâche.

- Nous avons tous nos défauts.

- Vous regretterez de m'y avoir envoyé. Je vais choquer les novices.

- C'est justement pour ça que je vous envoie là-bas. Ils ont besoin d'être mis à l'épreuve », conclut le Provincial avec un petit sourire. Donc, plus question de discuter.

Le Père Pianazzi était un habile stratège. En réalité, en envoyant le Père Guézou au noviciat, son intention était d'introduire une pensée nouvelle dans une formation enracinée dans des méthodes traditionnelles. Il savait que le Père Guézou innoverait. Le noviciat est une sorte de séminaire renforcé, pour les candidats à la vie religieuse, dans le cadre d'une congrégation. Dans certaines congrégations, cette formation dure deux ans, mais pour les Salésiens elle n'est que d'un an. Une année au cours de laquelle, les novices ne quittent jamais leur maison et sont suivis de près par le personnel et aidés à discerner leur vocation. Pour un homme comme le Père Guézou, venu en Inde pour être missionnaire et détestant ce style de formation intensive en vase clos, c'était, en quelque sorte, une sorte de formation ! Il accepta de partir mais à contrecœur. Il lui faudrait attendre encore quelques années avant de se voir assigner une mission auprès des pauvres.

Il était le « socius » du maître des novices, c'est-à-dire, une sorte d'assistant ou de collaborateur affecté à la formation des novices. Il serait aussi animateur liturgique et, plus tard, préfet. Dans le vocabulaire salésien, ces mots voulaient dire qu'il avait la charge de la vie de prière de la communauté et aussi de la gestion matérielle de la

maison. Mais en fait, il devait s'occuper pratiquement de tout « y compris du maître des novices », comme il aime à le dire en plaisantant.

Le R. P. Egidius Sola SDB était le maître des novices. En 1952, il venait juste d'être transféré à Yercaud, depuis le séminaire du Sacré-Cœur de Poonamallee, où il enseignait. Il demeura maître des novices pendant dix-huit longues années. C'était un saint homme, profondément attaché à Don Bosco et dévoué à la Vierge Marie. Il était très avisé et perspicace pour comprendre ses novices et les suivre. François Guézou devint son assistant et il faisait pratiquement tout dans la maison. A cette époque, le noviciat était pauvre et il y avait à peine de quoi manger. Tout le monde habitait dans le même bâtiment, qui servait de salle d'étude, de réfectoire et de dortoir. Les autres religieux de Yercaud, en particulier les soeurs de Cluny, venaient en aide aux Salésiens dans les moments de grandes difficultés économiques.

La vie au noviciat

Le P. Guézou, jeune et énergique, se mit en devoir de trouver des moyens pour subvenir aux besoins de la maison. Il commença par écrire à ses amis de France pour leur demander une aide et la providence divine se matérialisa à travers eux, ce qui contribua, dans une certaine mesure, à alléger les problèmes matériels. Cette faculté qu'il avait d'inciter les gens à apporter un soutien aux missions était l'un des charismes de François Guézou. Un don qu'il a gardé intact jusqu'à la fin.

Même s'il y était allé à contre-cœur, le Père Guézou repensait avec fierté à son travail au noviciat. Le maître se consacrait principalement à l'enseignement et à la direction des novices. Tout le reste était du ressort de François. Parmi les novices qu'il a connus au cours de ces trois années, figurent plusieurs Salésiens éminents tels des évêques et des Provinciaux, qui venaient de tout le pays pour lui rendre visite dans les Yelagiri Hills. S'il remplissait avec exactitude sa tâche auprès des novices, ce n'était pas un homme à rester enfermé tout le temps à l'intérieur du noviciat. Avec ses protégés, il se rendait dans des « oratoires », sorte de centres de jeunesse dans les villages des Sheveroy Hills, où les frères allaient le dimanche pour réunir les jeunes, jouer avec eux, leur enseigner le catéchisme et la morale. Le mot « oratoire », qui veut dire maison de prières, vient de Don Bosco qui créa un centre de jeunes de ce type, à Turin, en 1847.

Le Provincial l'avait placé auprès des novices, de manière à ce qu'il progresse en anglais. Il arrivait à s'exprimer dans cette langue mais sans plus. Voici d'ailleurs quelques anecdotes amusantes à ce sujet.

Un jour, pendant un cours sur les pratiques liturgiques, alors qu'il expliquait comment procéder au lavement des mains à la fin de l'offertoire, il prit la burette en disant : « Quand vous versez de l'eau sur l'orteil, veillez à ce qu'elle coule sur l'orteil et pas ailleurs. » Ainsi le pouce était-il devenu orteil. Les novices se moquaient de son anglais, mais il savait en rire lui-même.

Un des novices de l'époque, le P. Stanislaus Fernandez, se souvient : « Ne parlant pas un mot de tamoul, le P. Guézou tenait en main les six cents garçons de tous les oratoires de Yercaud, à l'aide de deux ou trois termes en langue étrangère qui sonnaient comme Allay, Appla, Peepierlay, où n'importe quel vocable qui lui venait à la bouche. Il attendait des novices qu'ils soient très actifs. Il les emmenait pique-niquer et faire de longues promenades, sautant souvent de rocher en rocher avec adresse et courage. Il était patient, travailleur et disponible. C'était aussi quelqu'un de stimulant en classe, dans la cour de récréation et dans les lieux de prières. Ses homélies étaient très courtes, bien préparées et ancrées dans le présent, quoique provocatrices.

Le Provincial, le P. Pianazzi le chargea d'enseigner l'italien. Deux mois plus tard, à l'occasion d'une visite dans l'établissement, il lui demanda : « Alors, comment se passent vos cours d'italien ?

- Merveilleusement bien, Père. Les novices connaissent autant d'italien que moi.

Maintenant que je leur ai appris tout ce que je savais, vous pouvez me confier une autre tâche ! »

Le P. Pianazzi éclata de rire.

Le P. Guézou était un supérieur très attentif. Un des novices de l'époque, le P. Rosario Krishnaraj raconte : « Au cours de mes derniers mois de noviciat, j'étais resté couché pendant quelques jours, pour cause de paludisme cérébral. La nuit, le P. Guézou me veillait, assis dans un fauteuil, avec seulement un mouchoir sur le visage pour le protéger des moustiques... C'était un prêtre dévoué. Il nous donnait le goût du travail oratoire, sans même parler la langue. »

L'amour des montagnes

Grâce aux week-ends d'excursion apostolique, qui se faisaient surtout à pied, le P. Guézou eut un avant-goût du genre d'endroits et de personnes pour lesquels il allait devoir travailler plus tard dans les Yelagiri Hills.

Il y a, dans le Tamil Nadu, une chaîne de montagnes, les ghats orientaux, qui présente une certaine unité. Ce sont les Yelagiri Hills, les Jawadhi Hills, les Kalvarayan Hills, les Sheveroy Hills, les Kolli Hills et les Pachai Hills. Il y a là des forêts de santals et une population tribale, appelée les Malayalees (peuple de la forêt), présentant une grande similitude de culture et de coutumes qui les distingue des populations vivant dans les plaines, juste en dessous. Eux aussi se marient entre eux et ne se mélangent pas facilement aux gens des plaines. Ils vivent dans de petits hameaux perdus dans des forêts placées sous la protection du ministère de la Nature. Ils tirent leurs maigres ressources d'une agriculture primitive et d'une exploitation forestière modeste. Ils font pousser des céréales une fois par an, quand les pluies arrosent les montagnes. Leurs maisons sont construites en terre et couvertes de paille. Au plan de l'instruction et de la culture, ils figurent parmi les populations indiennes les moins privilégiées.

Le P. Guézou aimait profondément ces montagnes. Même s'il a travaillé surtout dans les Yelagiri Hills, il a parrainé des enfants des Jawadhi et des Sheveroy Hills. Il s'est intéressé à un projet dans les Kalvarayan Hills, alors qu'il était presque octogénaire.

L'expérience de la lèpre

Le P. Guézou ne se bornait pas à se rendre dans des villages, le dimanche. Des plantations de café tapissent les Shevroy Hills et il y a là encore une des plus belles couvertures forestières du Tamil Nadu. Même pendant la semaine, il allait visiter des villages où se trouvaient des plantations. C'est là que son cœur était.

Un soir, alors qu'il rentrait chez lui, il entendit des gémissements montant du bord de la route. Il fit demi-tour pour voir d'où venait cette voix désolée. Au milieu des buissons, il découvrit un vieux lépreux, couvert de plaies envenimées. Ce fut d'ailleurs la puanteur émanant de cet homme qui aida Guézou à le localiser rapidement. Il était affreusement mutilé par sa maladie.

A cette époque, le Père Guézou parlait très mal le tamil. Il en possédait à peine quelques rudiments appris au contact des novices. Les frères qui l'accompagnaient lui dirent que cet homme venait du village voisin mais que sa propre famille l'avait renié et chassé,

tellement elle avait peur. En ce temps-là, il n'y avait pas de traitement contre la lèpre. Le P. Guézou alla trouver le chef du village et, avec l'aide d'un frère traducteur il lui dit : « Il est l'un des vôtres. Comment avez-vous pu lui faire ça ? »

L'Ooran (c'est ainsi qu'on appelle le chef du village) toisa cet homme blanc du regard. « Cet individu est devenu un danger pour nous tous. Nous ne pouvons rien pour lui. Nous ne faisons que nous protéger. »

-Très bien. Si vous ne pouvez pas prendre soin de lui, moi je le ferai. Je vais le ramener dans sa cabane, répliqua le missionnaire.

- Pas question, s'insurgea le chef. Ce serait mettre nos enfants en danger.

- Je m'assurerai qu'il ne présente aucun danger pour personne. Mais que ça vous plaise ou non, je le ramènerai », dit le Père Guézou, qui n'avait peur de personne.

Avec l'aide des frères qui étaient avec lui, il soigna donc le lépreux de son mieux et lui donna du pain. C'était le soir et il devait regagner le noviciat pour les offices religieux. Il partit en promettant de revenir le lendemain. L'homme lui demanda : « Est-ce que vous reviendrez demain pour me ramener à la maison ? » Ce qui voulait dire dans l'autre monde.

Le lendemain le Père Guézou se rendit à la Conférence de Saint Vincent de Paul de Yercaud pour demander de l'aide. C'étaient de bonnes gens qui avaient en eux quelque chose de l'esprit de leur patron, le grand saint de Paris. Avec l'un d'eux ainsi que d'une sœur infirmière, ils se rendirent au village. Le lépreux était mourant. Le Père Guézou le prit dans ses bras et l'homme murmura :

« Je suis prêt à m'en aller. »

Il ne dit rien d'autre, mais ses yeux parlaient : « Les miens m'ont jeté dehors comme un chien. Qui êtes-vous, anges de Dieu, qui risquez votre santé et votre vie pour un mourant comme moi ? »

le Père Guézou ne pouvait rien faire mais ce fut avec les larmes aux yeux qu'il dit une courte prière pour le mourant et le baptisa du nom de Jean-Baptiste. « Va, âme sainte, chez ton Père des cieux. »

Avec un sourire sur les lèvres et un peu plus de foi en Dieu, l'homme rendit alors son dernier soupir.

L'enterrement du lépreux posa encore un problème aux villageois. Ils n'autorisèrent pas le P. Guézou à l'ensevelir dans le cimetière communal. Après quelques vaines tentatives

pour les convaincre de se comporter humainement, la petite troupe des missionnaires décida de l'ensevelir au bord de la route. Après tout, une fois que la vie s'est enfuie, peu importe l'endroit où repose le défunt. Ils creusèrent une fosse, y placèrent le corps respectueusement et rentrèrent chez eux tout tristes.

Cet évènement laissa une impression durable dans l'esprit du jeune missionnaire.

« Mon cœur en a été profondément marqué, devait dire le Père Guézou par la suite à un confrère. Je me suis rendu compte pour la première fois qu'il existe des personnes totalement seules et rejetées. Dès ce moment, je pris la ferme résolution de me dévouer aux exclus et aux rejetés."

Ce fut l'une des expériences de rejet les plus fortes et émouvantes qu'il devait faire. Elle fit grandir en lui le désir de s'engager pour éradiquer la lèpre de la surface de la terre.

Mais ce vœu ne devait pas se concrétiser tout de suite par une vaste entreprise pour lutter contre la maladie, puisque ses supérieurs l'envoyèrent au Kerala pour y établir la première mission salésienne et pour travailler auprès des jeunes prisonniers et des enfants des rues d'Ernakulam.